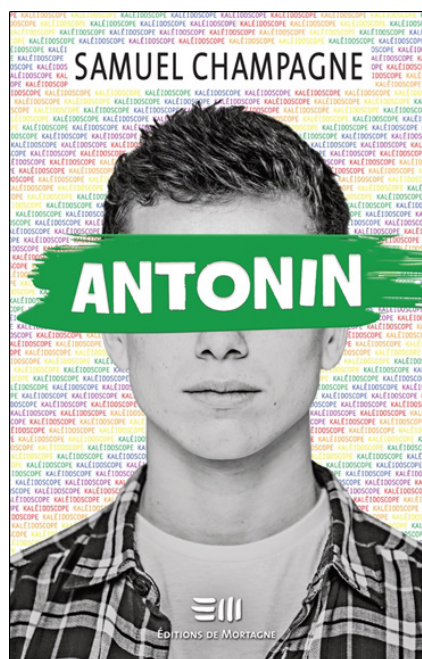


Samuel Champagne

Il y a beaucoup de choses que les gens ignorent à mon sujet. J'ai une famille qui m'aime, des amis, je suis bon à l'école. On dit aussi de moi que je suis un grand artiste. Mon existence semble parfaite. Mais j'en ai eu une autre, avant, avec des parents biologiques qui sont restés dans ma tête, même après mon adoption. Je songe sans cesse à mon père, en colère par ma faute. À ma mère, partie m'acheter un cadeau sans jamais revenir. À ces journées que j'ai passées seul, à l'attendre du haut de mes six ans. À la chance que j'ai eue qu'on ait bien voulu de moi et à tout ce que je dois faire pour qu'on ne m'abandonne plus. C'est pourquoi je cache ma douleur. Pour que personne ne sache que je fais des crises de panique ou des cauchemars, parfois même éveillé. Et surtout pas William, le gars que j'aime, le seul avec qui j'arrive à oublier. Il faut que je garde la tête haute et le passé à l'intérieur. Mais les souvenirs refont toujours surface...



Réf. 71894

Précommande n° : L99158

11/07/2022

15 €

Livre Broché • 408 pages • 14 x 21,5 cm

Collection : « Kaléidoscope »

Santé - Bien-être

Développement perso - Réussite - 044

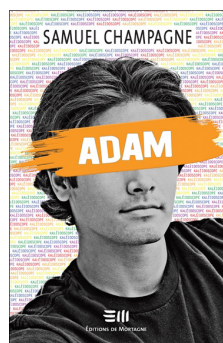
Roman ado et LGBTQ+
Amours adolescentes et homosexualité
Stress post traumatique
Identité et genre



Samuel Champagne est spécialisé en littérature jeunesse LGBT+. Il a obtenu une maîtrise portant sur la thématique homosexuelle dans les romans pour adolescents publiés au Québec.

Suite de la collection Kaléidoscope consacrée aux ados LGBTQ+.

De la même collection



Réf. 71597



Réf. 71756



Prologue

Ploc.

— *Pourquoi tu m'emmènes pas ?*

— *C'est pour ton cadeau.*

Maman attache ses souliers. Quelque chose ne va pas, je le sais. Je le sens.

— *Je vais pas regarder, promis.*

— *J'ai dit non !*

Je m'enfonce dans le divan, relève mes genoux vers ma poitrine. Ma mère se masse les tempes. Elle a de gros cernes sous les yeux. Elle est toujours debout, la nuit, c'est pour ça ; je l'entends souvent. Elle me pointe finalement, le regard sévère.

— *Tu restes ici et tu auras ton cadeau de fête quand ce sera le temps. Tu bouges et ça va mal aller, compris ?*

Je hoche la tête, silencieux. J'ai demandé un robot. Qui parle. Comme ça, je vais avoir un ami.

J'entends le robinet de la cuisine qui coule. Ploc.

Je vois la marque que la bouteille de bière de papa a faite sur le mur quand il l'a lancée, l'autre jour. Je dessinais et il aime pas que je dessine. Alors, il a lancé sa bouteille vers moi.

Ma mère attrape le gros sac-poubelle qu'elle a rempli de vêtements tout à l'heure et se dirige vers la porte. Assis, les jambes en tailleur, l'index de la main droite traçant le pourtour des trous dans mon pyjama, je la regarde partir.

Je quitte le sommeil comme on trébuche ; par surprise et contre ma propre volonté. Les yeux grands ouverts sur le plafond de ma chambre, je desserre les poings, libère la couverture qu'ils avaient emprisonnée. Ce n'était pas qu'un rêve ; c'était aussi un souvenir.

Ploc.

ANTONIN

Je déteste ce son. J'essuie mon front en sueur du revers de la main. Ma chambre, dans le sous-sol, communique avec celle de mon frère, les deux pièces étant séparées par une salle de bain. Je vois, étirant le cou, que sa porte est ouverte ; il a dû se lever pour boire de l'eau. Il ne referme jamais le robinet correctement.

Ploc.

Avec un soupir fatigué, je me lève à mon tour.

Je presse une débarbouillette humide contre mon visage. En me redressant, je fais tomber le verre de plastique sur le sol, il rebondit sur la céramique, roule jusque dans la chambre de Charles. Je jette un œil vers son lit en allant le récupérer. Mon frère n'a pas bougé. Ce n'est pas surprenant, il est sourd.

Devant le lavabo, je ferme les yeux, pense à de belles choses pour me calmer. Le ciel, dont la palette de couleurs est si vaste, le fusain et sa poudre noire comme de la suie, le bois du chevalet, inégal et couvert de traces d'œuvres passées. La peinture à l'huile entre mes doigts, qui glisse et qui recouvre les souvenirs.

Je fixe mon reflet un moment. Je vois tout ce que je suis. Tout ce qu'il y a à cacher. Si les gens savaient... Cette phrase, c'est toute ma vie. S'ils savaient.

1

La main de mon frère sur mon bras me réveille. La lumière du matin entre par la fenêtre du sous-sol et éclaire son visage, ses cheveux bruns, son sourire, ses broches.

« Bien dormi ? » signe-t-il avec ses mains.

Je réponds d'un hochement de tête affirmatif. Avoir un frère sourd comporte des avantages : il ne m'entend jamais quand je me réveille en sursaut la nuit.

« Tu as encore du temps », signe-t-il cette fois.

Je le regarde quitter ma chambre et attraper sa brosse à dents. Charles a quinze ans, deux ans de moins que moi. Je vais à l'école tout près de la maison, mais il doit aller à Longueuil, à trente minutes d'ici, dans une école oraliste pour les élèves malentendants ou sourds ; il quitte la maison plus tôt.

Des pas au-dessus de ma tête m'indiquent que nos parents sont levés. La lumière rouge dans l'escalier menant au sous-sol clignote. En guise de réponse,

Charles active l'interrupteur aussi. Aucune parole, rien à dire ou à expliquer. J'aimerais que ce soit comme ça dans toutes les sphères de ma vie.

Je me lève. Charles renifle. Il fait le signe du mot « crêpes » avec un clin d'œil. Son odorat est surhumain, je ne sens rien du tout. Mon frère replace ses cheveux devant le miroir. Il n'est pas plus grand que moi, mais plus bâti, puisqu'il joue au hockey. Notre père et lui se ressemblent, alors que moi... J'ai été adopté, c'est pour ça. Ils aiment le sport, j'aime l'art, ils rient fort, je suis gêné de sourire, ils ont les cheveux bruns, j'ai les cheveux châtain, ils ont les yeux verts, j'ai les yeux bruns. Ils aiment les filles... Je ne suis pas comme eux.

Je prends une douche rapide. Je n'ai pas envie de retourner à l'école. Tout l'été, j'ai travaillé. Sans arrêt. J'ai évité les partys, n'ai presque pas vu mes amis. Je me sentais plus en paix. Un peu. Parce que qui dit « vie sociale » dit « faire semblant ». Pour moi, en tout cas.

Je sors de la douche, noue une serviette autour de ma taille. Je ne comprends pas comment les autres font pour ne pas voir que je suis différent. Je suis si bon acteur ? Dans mon reflet, c'est tout ce que je vois. La différence. Plus que mon apparence, c'est mon intérieur qui n'est pas conforme. Les cauchemars qui ne sont jamais seulement imaginaires, les envies... La peur, comme une maladie...

ANTONIN

— Tu veux de la compote de pommes sur tes crêpes ? me demande ma mère quand j'arrive finalement au rez-de-chaussée.

Charles écarte les bras avec un sourire, l'air de dire : « J'avais raison, hein ? »

— De l'argent pour dîner, lâche mon père en déposant un billet de dix dollars devant mon assiette.

Je l'empoche avec un remerciement. « Mon tour », signe Charles, ce qui fait rire mon père.

— Toi, tu manges avec moi à la cafétéria, ce midi.

Mon père est enseignant à l'école de Charles.

« Injustice », réplique mon frère avec un clin d'œil dans ma direction.

— Tu n'es pas le prochain Picasso, rétorque mon père.

Il parle presque toujours quand il s'adresse à Charlot, qui lit sur ses lèvres. Je préfère les signes. Plus calmes, plus posés. Je les ai appris en quelques mois, quand je suis arrivé parmi eux. J'avais six ans ; Charles, quatre. Je n'étais pas censé séjourner longtemps dans cette famille d'accueil, mais je ne voulais pas partir,

alors je me suis efforcé d'être exactement comme mes parents le souhaitaient. Et ils m'ont adopté. J'essaie tous les jours de ne pas le leur faire regretter.

Mais mon père a tort : je ne serai jamais comme Picasso, je ne fais pas de l'abstrait, je m'intéresse au réalisme, aux textures, aux émotions. Mes parents et mon frère ne connaissent pas grand-chose à l'art, mais ils m'ont toujours encouragé.

Au-dessus du garage, il y a une pièce juste pour moi. Que je ferme à clé, où je peux ranger mon matériel, mon chevalet, mes toiles, mes crayons. Et, surtout, mes carnets de dessin. S'ils savaient ce que je cache sous les boîtes, dans la garde-robe...

Charles enfourne sa dernière bouchée de crêpe et se lève en faisant signe à mon père de se dépêcher.

— Misère... Je ne serai jamais arrivé aussi tôt au travail qu'avec toi ! Je vais m'habiller, une minute.

Mon frère redescend les marches vers sa chambre. Ma mère me tend le plat de crêpes pour que j'en prenne une seconde. Elle caresse ma tête et quitte la cuisine. Je la suis des yeux longuement. Elle a un peignoir couleur saumon et ses pantoufles crème dont les semelles grattent le plancher quand elle marche. Ses longs cheveux se balancent dans son dos. Où va-t-elle ?

ANTONIN

Je me concentre sur mon déjeuner, écoute les pas de mon père au-dessus de nos têtes, le robinet qui coule dans la salle d'eau, non loin.

Mon frère remonte au rez-de-chaussée. Il a enfilé ses souliers, des shorts en jeans et un t-shirt de son équipe de hockey. Sa casquette est à l'envers sur sa tête.

« Qu'est-ce que t'en dis ? » me demande-t-il. « Tu crois que ça va aller ? »

Aussi confiant qu'il soit, je me doute qu'il doit être anxieux de commencer la nouvelle année.

« Bien sûr que ça va aller », que je réponds avec mes mains. « Tu es Charles Doiron. »

Ça le fait rire et il laisse tomber son sac près de la chaise de notre père, à ma droite, avant de s'y asseoir.

« C'est censé vouloir dire quoi, ça ? »

« Meilleur joueur cinq ans de suite. Gars super cool. Tu es toi et c'est suffisant. Ceux qui pensent le contraire auront toujours tort. »

— Antonin, dis à Charles que je suis prêt ! lance mon père d'un endroit dans la maison où je ne peux le voir.

Je transmets le message à mon frère, qui n'a cessé de me fixer, un immense sourire aux lèvres. Il me remercie en posant ses doigts près de son menton et redescend au sous-sol. C'est le deuxième mot que j'ai appris. « Merci. » Le premier, ça été « ballon ». On fait comme si on tenait une sphère entre nos mains, comme une planète, au niveau du torse, près du cœur. Ballon, planète, cœur... Cette famille, c'est mon univers. Ils m'aiment.

Je me retourne et regarde le réfrigérateur. Le premier dessin que j'ai réalisé quand je suis arrivé ici y est encore affiché : il s'agit d'un ballon bleu.

Ma mère prend place à ma droite et attire le plat de crêpes vers elle, en roule une.

— Tu as l'air distrait, ce matin, me fait-elle remarquer. Tu es nerveux pour ta dernière année de secondaire ?

« Pas du tout », que je mens avec mes mains.

C'est une habitude. Charles ne se sert pas beaucoup de sa voix, alors je ne me sers pas de la mienne. Et ça fait bien mon affaire.

— Tu vas être parfait, je n'ai aucune crainte, continue ma mère. Comme toujours, ajoute-t-elle avec un clin d'œil. Ensuite... imagine, tu t'en iras à New York !

ANTONIN

Une boule monte dans ma gorge. Un coup d'œil vers l'horloge me confirme que, si je me sauve au sous-sol pour préparer mon sac à dos, ce sera crédible. Quand j'avais douze ans, plusieurs écoles d'art et universités ont commencé à démontrer un intérêt pour mes dessins et mes toiles. Elles m'ont offert des bourses. J'ai arrêté mon choix sur le Institute of Fine Arts de New York. Pas de cégep pour moi, c'est là que j'irai étudier, l'an prochain.

Assis sur mon lit, je me frotte le visage. Je les aime, mes parents, ils sont cool. Ma mère est éducatrice en garderie. C'est sa grande amie, travailleuse sociale, qui est venue me chercher à l'hôpital, il y a onze ans, et qui lui a parlé de ce petit garçon qu'elle devait placer. J'ai eu beaucoup de chance. Ma mère et mon père sont tombés du ciel. Je ne veux même pas imaginer ce qu'aurait été ma vie sans eux. Le problème, c'est qu'ils ont une image de moi qui est brouillée. En fait, c'est faux. Leur image est belle. C'est moi qui suis brouillé.

Je conduis jusqu'à l'école, puis je laisse le volant à ma mère pour qu'elle aille à son travail. Les mardis et jeudis soir, je prends l'autobus pour aller à mes cours d'art, à Montréal. Sinon, je marche, ou Yohan, mon meilleur ami, me ramène quand il a le véhicule de ses parents.

Ma nouvelle case se trouve près d'une fenêtre, dans la quatrième rangée. Je fais bouger la porte métallique sous les rayons du soleil. Ça me rappelle mon cauchemar de cette nuit, alors je cesse. Je fixe l'espace vide qui m'est offert. Le vide me fait peur.

— Hé ! s'exclame Yohan en s'appuyant sur la case d'à côté. Ça va ?

Il me lance son immense sourire que je connais si bien, ses dents blanches brillent dans son visage ébène. On est amis depuis la maternelle. Nous sommes très différents. Il prend beaucoup d'espace et pas moi, j'aime écouter et il aime parler. Avec le temps, nous nous sommes construit des souvenirs communs. Yohan poursuit :

— Pourquoi tu fais cette tête-là ? Tu t'ennuies d'Amélie ?

— Comment elle va ?

— Bien, je crois. Tu regrettes ?

Je secoue la tête, les mains dans mon sac. Rompre avec Amélie était la chose à faire. La gentille Amélie, la jolie Amélie, celle qui attendait avant de faire l'amour pour la première fois, qui ne répliquait pas quand on lui faisait remarquer qu'elle était la seule vierge du groupe. Après quatre mois de relation, au début de l'été, elle m'a annoncé qu'elle était prête,

ANTONIN

qu'elle voulait que je sois le premier. Cette demande m'a fait mal. Elle avait confiance et moi... je trichais. Je lui ai affirmé que je n'étais pas le bon gars pour elle. J'aurais tellement aimé lui expliquer les vraies raisons de notre rupture. Elle pleurait et j'avais envie de pleurer avec elle. Lui dire que j'avais essayé, que je souhaitais la désirer parce qu'elle était géniale, mais que j'en étais incapable... Qu'aurait-elle répondu si je lui avais avoué être d'abord sorti avec elle parce que je savais qu'elle ne me demanderait pas de partager son intimité ?

— T'en fais pas, continue finalement Yohan quand je me redresse, mon sac maintenant vide. Il y a plein de poissons dans l'océan.

Il se met à rire et je lui souris. Des poissons... Ce qu'il me faut, c'est un poisson arc-en-ciel... En fait, même si j'en trouvais un tout près, je ne pourrais pas tenter de l'attraper. Je n'en ai pas le droit. Personne ne doit savoir.

Tout en déblatérant sur un sujet que je n'ai pas saisi, Yohan me guide jusqu'à la place centrale, là où toutes les cliques d'élèves se réunissent. Notre petit groupe se tient toujours près du mur du fond. Si nous sommes à l'extérieur, notre place est devant les gros rochers, entre le banc et le passage piétonnier. On a alors une vue parfaite sur toute la cour. C'est le meilleur endroit. Je sais que beaucoup nous envie, je le vois dans leur regard quand je les salue, quand

je parle à des gens qui sont hors de notre groupe. J'essaie très fort de ne me faire détester par personne.

— Tiens, un revenant ! s'exclame Josiane lorsque je m'assois près d'elle.

— T'étais où ? On t'a pas vu de l'été !

— J'ai travaillé, que je répons à Douglas, surnommé Dougie par tous. Et puis, j'étais là, à ton dernier party.

— Dis-moi pas que t'as travaillé chaque fin de semaine, quand même !

— On peut pas tous avoir des parents qui paient tout, hein. Il y en a qui ont besoin de travailler, Doug, me défend Amélie.

Elle me sourit un peu. Ses yeux fixés sur moi sont tristes. Elle me manque. Je voulais tellement tomber amoureux d'elle ! Amélie a été celle, de toutes les filles avec qui je suis sorti dans les dernières années, qui m'a enfin fait accepter la solitude. J'ai fini de me servir des filles pour entretenir mon image de gars hétéro. Je l'ai blessée et je ne crois pas que je pourrai me le pardonner un jour.

— C'est quoi, ton premier cours ? me questionne Yohan.

ANTONIN

— Maths...

— Crotte... Me semble que passer un peu de temps ensemble, ça ferait pas de tort...

— Même en classe ?

— J'ai pas le choix, tu t'occupes de tes légumes sans arrêt, me renvoie-t-il avec un clin d'œil.

Ça me fait rire. Dans ma ville, La Prairie, sur la rive sud de Montréal, il y a un marché de fruits et légumes, viandes et fromages, ouvert de mai à octobre. J'y travaille depuis trois ans. Comme je ne dépense pas, j'ai pas mal d'argent de côté. Je peux alors payer mes cours d'art et tout mon matériel sans devoir demander quoi que ce soit à mes parents.

On se sépare tous lorsque la cloche sonne. Je prends place près de James, une fois dans le local de maths. Il me salue d'un mouvement de tête. Je ne le connais pas beaucoup, mais il parle souvent à Yohan. Ils sont tous les deux très portés sur le sport, alors... Pendant qu'ils discutent, je peux regarder James à loisir, sans me faire remarquer.

Je connais Yohan depuis onze ans et j'en suis heureux, même si notre amitié n'est plus comme avant. C'est ma faute. Yohan, c'est le gars le plus populaire de l'école. Tout le monde l'admire, moi le premier. Il y a eu un temps, voilà quatre ans, où... où

mon admiration était trop importante... différente. Yohan est un joueur de basket, il est grand, il a un corps solide qui me semblait si invitant... Je voulais qu'il me regarde. Que ses yeux disent des choses, les mêmes qui me tourmentaient. Il me parlait de cette fille qu'il voulait et moi, j'étais isolé.

Après toutes ces années, je suis encore déstabilisé. C'était la première fois que je ressentais quelque chose de fort pour un autre garçon. J'ai compris ce que ça signifiait. J'aurais pu tout perdre : son amitié, le respect des gens autour de moi. Mes parents. Charles. Alors, j'ai pris mes distances. Mon cœur s'est calmé et, quand Yohan s'est mis à sortir avec Josiane, je n'ai presque pas eu mal. J'ai tout de même ce pincement au cœur quand je les vois ensemble. Il l'aime et ça semble si facile pour lui d'être aimé en retour. Il n'a pas peur que les gens changent d'avis.

Je cherche souvent à savoir comment ç'a débuté, tout ça, quand sont apparus les pétilllements, quel est le moment phare. Est-ce que j'ai senti un truc pour un gars pour la première fois quand j'ai regardé le fils du propriétaire de l'immeuble dans lequel je vivais avec mes parents biologiques? Il tondait le gazon, torse nu, et je l'observais par la fenêtre. Ça commencé lentement, insidieusement. C'était doux, c'était subtil. Puis, avec Yohan, ç'a été plus fort, plus surprenant, et j'ai eu peur. J'ai encore peur. J'ai été renversé, comme si on avait tiré un tapis de sous mes pieds. Je n'ose pas faire appel aux autres, n'attends

ANTONIN

pas qu'ils me tendent une main pour m'aider à me relever. Je n'avais pas compris, avant ce moment, que mon émotion pouvait me faire perdre encore plus que ce que j'avais déjà perdu. S'il n'avait pas déjà été tout amoché, mon cœur se serait brisé davantage. Et puis, la douleur d'Amélie m'a achevé ; ça doit être pour cette raison que les souvenirs remontent plus souvent que d'ordinaire. Je suis encore par terre et ça m'écrase.

Tout juste avant mes six ans, ma mère est partie. J'ai demandé un cadeau d'anniversaire et elle m'a abandonné. Alors, je ne demande plus rien.